

*« La vendeuse l'avait regardée bizarrement.
De travers, et d'un air de mépris.
Comme toutes les Polonaises regardaient les Ukrainiennes,
les premières ayant de quoi payer,
tandis que les autres faisaient des ménages. »*

*« Ekspedientka tak dziwnie na nią spojrziała. Z ukosa
i z pogardą. Tak jak zawsze Polki patrzyły na Ukrainki,
bo pierwsze płaciły, a drugie sprzątały. »*

La Cité des Rêves

Wojciech Chmielarz

La Cité des Rêves



Traduit du polonais par
Erik Veaux

Agullo

Cette publication a été cofinancée avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.



Cofinancé par le
programme Europe créative
de l'Union européenne

*

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
de l'Institut du Livre - © Pologne Programme de Traduction



*

Ce livre a été publié avec le soutien de la région
Nouvelle Aquitaine

© Wojciech Chmielarz, 2016

Ouvrage initialement paru sous le titre
OSIEDLE MARZEN

© Agullo Éditions, 2020, pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception graphique : WIPbrands

PROLOGUE

Svitlana aimait bien les hirondelles. Ces petits oiseaux si utiles dont elle avait contemplé les danses dans le ciel de chez elle, à Lviv, devant sa sinistre barre d'immeubles près de la gare routière. Elle s'allongeait dans l'herbe haute, mâchonnait des brindilles. Elle entendait au loin la voix qui annonçait les prochains départs, pour Kiev, pour Ivano-Frankivsko, pour Odessa, et même de plus lointaines villes de la puissante Union qui s'étendait sur un sixième de la surface de la terre, et qui avait été, à ce qu'elle avait cru sincèrement toute son enfance, le pays le plus avancé au monde. Une conviction que même les vaches bigarrées qui paissaient au pied des constructions n'avaient pas ébranlée.

Svitlana avait soudain réalisé que c'étaient eux, les Polaks, qui avaient tout bousillé. Elle s'était souvenue de sa première sortie à Przemysl. En Pologne. En 1991 ou 1992. Pendant le voyage, le nez contre la vitre après le passage de la frontière, à regarder défiler des bâtiments vétustes, et l'impression que ça allait bien plus mal pour les Polonais que pour eux. Les choses auraient pu être différentes. L'Ukraine aurait dû être riche, et la Pologne, pauvre. Ç'aurait été aux Polonaises de partir faire des ménages à l'Est, et les belles Ukrainiennes n'auraient plus eu qu'à les laisser ramasser les crottes de leurs chiens.

Mais eux, ils avaient tout bousillé. C'est pour ça qu'elle les haïssait.

Svitlana s'y connaissait en oiseaux. Mieux avant, moins maintenant. Elle avait fait biologie à l'université de Kiev. Elle s'était spécialisée dans les rongeurs, plus concrètement, les rats. Un peu par facilité, parce que les cours d'immeubles de la vieille ville abondaient en matériau de recherche. Elle n'était pas obligée de conduire des expériences de terrain dans des villages perdus des Carpathes ukrainiennes, ou dans la steppe plate et monotone, elle n'avait pas à chercher. Juste à poser quelques pièges. Après les études de maîtrise elle avait bien pensé à faire un doctorat, mais sans avoir l'argent nécessaire. Elle était donc restée avec en poche un diplôme inutilisable et aucune perspective de travail convenable. Elle avait cherché, mais il lui manquait les relations familiales indispensables pour faire carrière dans une mairie ou dans l'administration d'État. Dans le secteur privé, on lui offrait un salaire ridicule, arguant qu'elle ne savait rien faire de ses dix doigts et ne connaissait rien à rien.

Ils avaient raison.

Elle s'était donc mise à « faire la Pologne ». Comme tout le monde, avec des cigarettes et de la vodka à revendre sur les marchés, une fois passés les postes-frontières. Qu'elle n'aimait pas. À cause des caïds et de la concurrence des passeurs prêts à la dénoncer à la première occasion. Ceux qu'elle aimait le moins, c'étaient les douaniers. Parce qu'elle ne pouvait sortir de la chicane qu'en leur donnant des pots-de-vin. Et parce qu'elle était une fille, qu'ils l'arrêtaient pour la peloter sous prétexte de la fouiller. Ils lui passaient les mains sous la veste, dans la culotte, alors que s'ils palpaient des cigarettes ou des bouteilles de vodka ils la laissaient partir. Jusqu'au jour où ils l'avaient amenée à trois dans un bâtiment pour la violer. Elle ne se souvenait même plus s'il s'agissait des siens ou des Polonais. Elle avait cessé de trafiquer. Mais elle ne pouvait plus attendre et rester chez elle tout le temps. Elle était donc partie faire des ménages.

Une pie jacassait sur le terrain de jeux. Elle s'était posée sur une balançoire. Elle tordait la tête, regardant du côté de Svitlana. Elle sentait l'odeur du sang. Svitlana n'aimait pas ces volatiles. Ils étaient sales, faisaient leurs besoins n'importe où et transportaient des maladies. La campylobactériose qui se manifeste par une diarrhée, des vomissements et de la fièvre. La cryptococcose qui attaque les poumons, le système nerveux ou la peau. Non, rien de bon avec les pies. Contrairement aux hirondelles qui pouvaient avaler jusqu'à vingt mille moustiques ou moucheron par jour. Dans les vieux quartiers, là où elles nichaient dans les ouvertures de ventilation, les fentes entre les plaques, les creux des façades, il n'y avait pas de problèmes d'insectes. Mais ici, on était dans des blocs modernes. Les orifices de ventilation étaient fermés par des grillages en plastique. Les hirondelles n'ont pas la force de les arracher. Les pies, c'est autre chose. Elles s'en tirent admirablement. Et c'est pourquoi les résidents de la Cité des Rêves vivaient avec la plaie des moustiques l'été, et les déjections des pies tout au long de l'année.

Svitlana trembla sous une soudaine bourrasque. La cour était entourée de tous côtés par de hauts immeubles, mais le vent s'y engouffrait quand même. Il virevoltait entre les murs de béton, hurlant comme un chien enfermé dans une cave sans lumière.

Les pies mangent-elles les charognes? La question lui vint à l'esprit, faisant surgir une vision d'oiseaux affamés sur un cadavre à ses pieds. Enfonçant leur bec dans des joues qui avaient été roses, dans un cou délicat, picorant les yeux, arrachant les paupières, tirant hors de la bouche une langue qui faisait penser à un petit battant de cloche en sang. Le joli corps délicat de la fille se changeait en une masse de viande sous des effilochures de peau et les os blancs du crâne. Fièrre comme une reine, la plus grande et la plus grasse des pies s'était perchée sur le front comme une reine. Couronne de la création. Elle agrémentait le temps qui passait en jacassant avec ses compagnes.

Corbeaux, corneilles ou subséquents de la famille des corvidés n'auraient rien eu contre un tel festin. Mais les pies ? Svitlana se dit qu'elle aurait bien voulu se retrouver maintenant à l'université, à Lviv. Elle serait allée voir le professeur d'ornithologie, le charmant petit vieux amoureux toqué des grues et cigognes, pour lui poser la question. Lui aurait eu une réponse.

Nouvelle bourrasque. La jeune Ukrainienne se défit de sa vision. Elle se souvint de qui elle était, d'où elle se trouvait, de ce qui la menaçait. Elle ne sentit même pas se relâcher les muscles de sa main, et elle laissa tomber le couteau ensanglanté qu'elle tenait. La pointe s'enfonça dans la terre devant sa chaussure. Puis elle se dirigea mécaniquement vers la sortie de la Cité.

Elle laissait derrière elle un cadavre, celui d'une fille de vingt-quatre ans.

CHAPITRE 1

Il avait inversé l'ordre des choses. Il s'était d'abord mis sur ses pieds, avant de s'étirer puis de frotter ses yeux endormis. Alors seulement, il réalisa qu'il était réveillé. Et que la cause de son réveil était le téléphone qui sonnait à côté du lit. Il décrocha sans regarder le numéro éclairé à l'écran. Il ne pouvait y avoir qu'une raison pour que l'on pense à l'appeler à une heure pareille.

— Mortka.

— Bonjour, inspecteur. Nous avons une cliente à Ursynow. (La voix du régulateur était sèche et factuelle.) Je vous donne l'adresse.

— Un instant.

Il se pencha vers la table de nuit. Il ouvrit le carnet qui y reposait et prit un stylo à bille.

— Tu me dictes.

Il nota le nom de la rue et le numéro.

— Il y a des choses que je devrais savoir ? Tout le monde est déjà sur place ? demanda-t-il.

— L'info vient du deuxième. (Le régulateur parlait du deuxième commissariat qui couvrait les secteurs de Mokotow, Ursynow et Wilanow.) On a déjà envoyé qui il fallait.

— D'accord.

— Je vous envoie une voiture ?

— Pas besoin.

Il raccrocha. Il reposa le téléphone sur la table. Du coin de l'œil, il s'aperçut qu'Olga ne dormait plus. Elle s'était assise dans le lit, délicieusement ébouriffée. Une manche de sa chemise de nuit descendue dévoilait une partie de son sein.

— Je t'ai réveillée. Excuse-moi.

— Une urgence ?

— Hélas.

— Je te fais un café.

Elle s'élança avant qu'il ait eu le temps de lui dire que ce n'était pas la peine, et qu'elle ferait mieux de se rendormir. Il l'entendit s'affairer dans la cuisine, puis retentit le sifflement de la machine à expresso et un bruit de vaisselle disposée sur la table. Il se demanda d'où lui venait pareille énergie, alors que lui-même restait dans sa position, touchant de la main le drap encore chaud et comprenant à peine que commençait pour lui une nouvelle journée.

Il se leva et enfila ses fringues de la veille. Il avait pensé avoir le temps de repasser chez lui avant de partir au travail.

— Tu devrais garder ici quelques vêtements à toi, lança Olga en passant la tête depuis la cuisine. Pour des cas de ce genre.

— Peut-être... éluda-t-il, car il ne voulait pas lui donner raison.

— Tu ne vas pas avoir l'air frais.

— Personne ne fera attention.

Il ne se justifiait pas pour grand-chose. Olga et lui se connaissaient si peu. Ils avaient d'entrée commencé à coucher ensemble. Et maintenant ? Après les premières semaines, il faudrait qu'il apporte ses affaires chez elle ? Elle ne lui suggérerait bien sûr pas beaucoup. Juste à tout hasard quelques paires de chaussettes, un slip, un pantalon et quelques chemises. Mais il aurait eu l'impression d'avoir emménagé chez elle. Il n'avait pas envie de parler de ça maintenant. C'était déjà assez qu'elle l'ait obligé à laisser une brosse à dents et un déodorant dans la salle de bains. C'était quand même une bonne idée, se dit-il en se

brossant, avant de rincer soigneusement les restes de sommeil sur son visage.

— C'est quoi, comme affaire ? demanda-t-elle quand il entra dans la cuisine.

— Je n'en sais rien encore.

— Un meurtre ? insista-t-elle en lui tendant une tasse de café et une tartine jambon-fromage sur une assiette.

— C'est le seul genre de choses pour quoi on m'appelle, répondit-il en s'asseyant à la table de cuisine. En tout cas, à cette heure.

Olga continuait à tirer les bénéfices d'être une nana de flic. Il y avait des jours où on la noyait littéralement sous les questions pour savoir ce qu'il faisait, et pourquoi, et avec qui, et le genre de salopards qu'il avait mis derrière les barreaux. D'un côté, cela flattait sa fierté masculine et professionnelle. De l'autre... Bref, c'était compliqué. Quelque chose avait changé dans sa vie. De ça, il était sûr, même s'il ne savait pas exactement quand ni pourquoi. Depuis deux mois, il ne pensait plus à changer de travail. Il n'y avait pas si longtemps, il avait eu des périodes où l'idée de quitter la police lui avait semblé pouvoir redonner un sens à sa vie. Il n'arrivait pas à définir comment il se sentait. Sans doute bien. Cela ne changeait rien au fait qu'au fond il n'aimait pas ce travail. En parler lors d'un rendez-vous, ou juste après le sexe (sans qu'il sache pourquoi, c'était dans ces moments-là qu'Olga essayait de lui tirer les détails les plus macabres), lui était aussi agréable que de se retirer une écharde de sous un ongle. Mais, il le savait, cette excitation disparaîtrait un jour, et ses retours tardifs, ses sorties précipitées et ses horaires de travail extravagants redeviendraient un problème.

— Tu en sais plus ? insista Olga.

— La victime est une femme, répliqua-t-il à contrecœur.

— Quel âge elle avait ? Et vous avez des suspects ?

Il avala la tartine en quelques bouchées et but son café trop chaud. Il se brûla la bouche. Le café était bien sûr trop amer pour lui. Il avait appelé ça « la malédiction du

distributeur de la Crim' » : au début, ça l'avait dérangé, mais il avait pris l'habitude de ce goût trop sucré. L'ironie de l'histoire est que le distributeur avait été réparé, mais l'impitoyable configuration gustative était restée.

— On va me dire tout ça sur place, répondit-il en l'embrassant sur la joue.

Puis sur les lèvres. Elle lui prit la tête entre les mains et se colla passionnément contre lui. Il l'enserra entre ses bras et, fermant les paupières, jouit un moment de son odeur et de sa chaleur.

— Merci... souffla-t-il au moment où elle le relâcha.

— C'est moi qui te remercie. Je vais penser à toi toute la journée.

Il se sourit à lui-même.

— Retourne te coucher.

Le réveil indiquait sept heures moins dix. Elle fit non de la tête et se haussa sur la pointe des pieds. Il regarda avec bonheur la silhouette élancée et la poitrine expressive qui devait avoir conservé les traces de ses morsures.

— Non. Il faut que je me prépare. On se voit ce soir ?

— J'espère bien, fit-il en se dirigeant vers la porte.

— Tu m'appelles.

— Je t'appelle.

Une fois dans la cage d'escalier, il entendit le bruit de la clef qui tournait dans la serrure. Il se gratta la nuque. Il s'appelait Jakub Mortka. Trentenaire divorcé. Qui avait deux fils. Et entretenait une relation sérieuse. Cela lui plut.

En raison de l'heure précoce, il mit moins de quinze minutes pour passer d'Ursynow à Mokotow. Quittant la route à six voies qui coupait Varsovie-Sud en deux, il entra dans les allées de L'Anode. Il dépassa le campus de l'École supérieure d'Agriculture (il avait toujours du mal à comprendre comment l'Agro s'y était pris pour obtenir le plus moderne de tous les bâtiments d'enseignement supérieur de la capitale) et, prenant à droite au croisement de la rue Ciszewski, il trouva tout au bout l'adresse indiquée.

« Cité des Rêves » lut-il en lettres turquoise sur la haute barrière en métal qui entourait des barres d'immeubles. Un nom prétentieux, moins quand même que « Parc Socrate », « Banlieue Village » ou « Jardins des Épinettes ». Mortka ne pouvait qu'essayer de s'imaginer les beaux esprits capables d'inventer ce type de dénominations extravagantes pour des suites de blocs à la beauté toute moyenne, avant de les inscrire de façon durable sur les plans de Varsovie. Bon. Comparé à eux, la « Cité des Rêves » gardait une forme de décence.

Derrière la palissade partait un étroit sentier entouré de fourrés maintenant privés de feuillages et qui faisaient penser à une clôture de barbelés fantomatiques. Plus loin apparaissaient quatre immeubles de logements peints en beige, couverts de toits pentus en tôles rouge clair. Le plus allongé, partant de la rue, formait comme une façade qui séparait la Cité du reste du quartier. Deux des trois autres, à droite et à gauche du terrain, étaient en forme de L. Le dernier, un simple carré, se dressait au centre. La Cité était relativement nouvelle. L'inspecteur l'estima vieille de cinq ans, peut-être sept. Suffisamment pour que les façades soient couvertes de traînées de poussière de rue, mais pas assez pour demander à être repeintes.

Mortka avança jusqu'au portail installé à l'entrée de la Cité et s'arrêta devant la barrière. La radio diffusait une chanson qu'il entendait pour la première fois et qui lui déplut. Elle parlait de Varsovie et de bouffe chinoise. Il se résolut à Klaxonner. Un vigile effrayé sortit, accompagné par un policier en tenue. Le vigile actionna une commande et la barrière se leva. L'inspecteur remercia d'un signe de la main et roula vers l'intérieur.

Il chercha un endroit où se garer. Toutes les places du petit parking étaient occupées. Quelques conducteurs désespérés étaient même montés sur les pelouses sans craindre, à l'évidence, de recevoir des amendes de la police municipale puisque celle-ci ne devait pas pénétrer dans la Cité. La situation parut étrange à l'inspecteur, en

particulier lorsqu'il dépassa l'entrée d'un parking souterrain. Visiblement, les résidents ne devaient pas en profiter.

Mortka se dit qu'il était en service et qu'un des avantages était qu'il pouvait se permettre de passer outre tel ou tel article du Code de la route, notamment dans l'exercice de ses fonctions. Il se gara derrière une voiture de police. Sa Toyota et la KIA de la police bloquaient de la sorte six accès, mais ce n'était pas un souci pour lui.

Il descendit de voiture. Il s'étira et observa les lieux. La cour intérieure était déserte, même s'il aperçut quelques petits groupes de gens en bas des cages d'escaliers, certains encore en pyjama sur lequel ils avaient enfilé une veste polaire. D'autres curieux étaient sortis sur leurs balcons. Ils fumaient, buvaient du café ou prenaient des photos avec leur portable. L'inspecteur se dit qu'il n'avait encore jamais travaillé devant un tel public.

Il avisa l'équipe de police près du terrain de jeu. S'approchant, il remarqua deux techniciens en tenue blanche qui arpentaient le secteur, appareil photo en main et protégés par quelques agents en uniforme. Puis il vit une personne en tenue de ville, une jeune femme aux cheveux de cendre noués en queue-de-cheval, vêtue d'une veste de cuir marron. Elle se dirigea vers Mortka dès qu'elle l'aperçut.

— Bonjour, inspecteur, salua-t-elle.

— Bonjour, lieutenant, répondit-il.

Ça lui faisait toujours drôle de la saluer par son grade. La sonorité du mot lui restait en travers du gosier. Mais il préférait se faire violence sur les mots plutôt que d'affronter à nouveau le lieutenant Anna Suchocka. Non qu'il eût peur d'elle : elle était passée lieutenant, mais il était d'un grade plus élevé, et c'était lui qui dirigeait l'enquête, il avait davantage d'expérience professionnelle. Il n'en avait tout simplement pas envie. Suchocka, la Sèche, était une tête de mule. S'il la remettait à sa place aujourd'hui, dès le lendemain elle lui rappellerait qu'en polonais les mots ont un genre, et qu'on dit « lieutenant ». C'était déjà bien qu'elle ne l'ait pas corrigé à propos de son état civil. Elle l'avait

déjà repris à ce sujet lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Après quelques mois de travail en commun, elle lui avait un peu lâché la bride.

— On a quoi ?

— Un meurtre, commença-t-elle en le guidant vers les techniciens. La victime est une jeune fille. Dans les vingt ans. Aucune trace de violence ou de viol.

— Cause de la mort ?

— Tu vas voir par toi-même.

— Son identité ?

— Encore inconnue. De toute façon, on t'a attendu pour aller de l'avant.

Il hocha la tête.

— On peut ?

La Sèche lança un regard à un des techniciens, un type trapu qui rajustait sans cesse ses lunettes et qui prit un dernier cliché avant de les inviter d'un geste. Les yeux vitreux de la fille étaient couleur d'herbe sale. Elle avait la peau pâle, ce qui indiquait qu'elle ne faisait pas partie des nombreux adeptes des solariums du quartier d'Ursynow. Un petit anneau d'argent brillait à une de ses narines. Il en remarqua un autre identique à une de ses paupières. À part ça, aucun bijou. Elle portait un manteau en laine, un pantalon et des chaussures en cuir. Une valise à roulettes abandonnée à côté, la poignée tirée. Un sac en cuir passé de biais à l'épaule gisait le long du corps.

La fille était allongée sur le ventre, le bras gauche écarté sur le côté, le droit enfoncé entre les cuisses serrées. La tête était tordue. Une trace sur le sol, une large bande de sang, montrait qu'elle avait essayé de se traîner. Un peu. Un mètre, un mètre et demi. Pour aller où ? Jusqu'à la valise ? Jusqu'à l'entrée de l'immeuble ? Ou, ce qui parut le plus vraisemblable à Mortka, simplement pour continuer de bouger dans ses derniers instants, croyant peut-être ainsi se maintenir encore un peu en vie.

L'arme du crime était tout près du cadavre. Un

poignard de combat à longue lame dentée de plus de vingt centimètres, entièrement tachée de sang.

— Ça a l'air pas mal comme ça, mais c'est de la merde.

La voix de la Sèche retentit au-dessus de lui. Il leva les yeux.

— C'est-à-dire ?

— C'est un couteau pour gamins. Ça m'étonnerait qu'il coûte plus de soixante zlotys. Un acier médiocre et cassant, qui s'émousse facilement. Aucun dispositif anticorrosion. Le manche a l'air couvert de caoutchouc, mais c'est du n'importe quoi. Ça va se décoller en moins que rien, et le couteau va glisser dès que la main va transpirer. Alors qu'il y a quantité de trucs de qualité. Moi, je préfère les vrais coupe-choux. En résumé, comme j'ai dit, un air pas mal, mais c'est de la merde.

— Suffisant pour zigouiller quelqu'un, remarqua-t-il.

— Tu sais bien que pour bousiller un type, il suffit d'un couteau à pain.

Elle le remballait d'une pique. Elle avait raison.

Il se pencha sur le corps de la fille. Il cherchait des blessures. Il trouva la première sans difficulté, juste sous la main posée contre la cuisse. Les doigts étaient tout rouges, et la jambe de pantalon était colorée par une grande tache qui s'étendait jusqu'au genou. La pointe du couteau avait touché l'artère fémorale. Il savait qu'une hémorragie en cet endroit était impossible à bloquer. La mort intervient en quelques minutes. On perd même conscience avant. Une deuxième blessure avait été ajoutée sur le côté gauche du ventre, un peu en dessous des côtes.

Il vérifia qu'il avait bien mis des gants avant d'ouvrir précautionneusement le sac. À première vue, rien ne manquait. Un portable, un porte-monnaie, un paquet de mouchoirs, du rouge à lèvres et deux serviettes hygiéniques. Il prit le porte-monnaie et regarda à l'intérieur. Il trouva un billet de cinquante zlotys et quelques pièces. Le vol n'était pas le mobile. À moins que l'agresseur n'ait paniqué, ce qui n'était pas à exclure. Voyant ce qu'il venait de faire, il avait

pu préférer s'enfuir. Mortka prit la carte d'identité de la victime. Il compara la photo avec le visage de la fille.

— Pour ce qui est de l'identification au moins, on n'aura pas de problèmes, fit-il pour lui-même comme pour la Sèche.

La fille s'appelait Zuzanna Latkowska. Née en 1986. Elle aurait eu vingt-quatre ans dans quelques jours. Domiciliée à Biala Podlaska. Mortka montra le document à la Sèche.

— Il faut vérifier si elle est dans notre base de données et prévenir la famille. Et les interroger. Mais les deux premiers points sont les plus importants.

Il replaça la carte d'identité dans le sac et se releva. Il regarda autour de lui. De plus en plus de gens se montraient aux balcons.

— On installe un paravent? proposa-t-il. Les parents vont commencer à conduire les enfants à l'école. On pourrait leur éviter le spectacle?

— Je vais en parler aux techniciens, fit la Sèche.

Mortka resta seul. Il fourra ses mains dans ses poches et étudia les immeubles alentour. Quatre étages en plus des rez-de-chaussée. Trois appartements par étage, dont deux donnaient sur la cour. En tout, dix logements par cage d'escalier. Il compta huit cages d'escalier dont les locataires pouvaient voir le lieu du crime. Soit en tout quatre-vingts logements occupés en moyenne par trois personnes, ce qui donnait dans les deux cent quarante témoins potentiels. Par chance, la Cité était fermée. Aucun indésirable ne devrait s'y trouver. Et à la sortie, une caméra veillait. Ils étaient équipés d'un monitoring. Théoriquement, une situation idéale. Tellement idéale qu'il n'arrivait pas à y croire.

— Ils vont apporter un paravent, fit la Sèche, de retour.

— Parfait. Qui a trouvé la fille?

— Le vigile, pendant sa tournée. Tu veux un résumé du résumé que m'ont fait les gars d'ici?

Il fit non de la tête.

— Allons lui parler nous-mêmes. Où est le type?

Elle lui fit traverser la cour pour se diriger vers le portail. Ils dépassèrent un homme qui expliquait fiévreusement quelque chose à un policier tout en désignant la voiture de Mortka.

— Inspecteur! lança l'homme en faction.

— Plus tard.

Ils entrèrent dans une cabine de gardien typique près du portail, avec une longue table, deux écrans de monitoring, un canapé contre le mur, l'indispensable calendrier avec nana en mini-maillot de bain et quelques fanions de l'équipe de la Legia Warszawa. Le gardien était un triste jeune coiffé en brosse qui lança un regard farouche aux policiers qui entraient. Il malaxait un T-shirt noir entre ses mains. Un jeune agent se tenait près de la table, moitié moins grand que le gardien qu'il avait à surveiller. Une troisième personne, un gars dans la trentaine en costume sombre, jaillit à la vue de Mortka.

— Tomasz Lorenz, se présenta-t-il tout en faisant comme par magie sortir une carte de visite d'entre ses doigts.

— Vous êtes qui? demanda l'inspecteur.

L'autre ouvrit la bouche, mais ses paroles furent étouffées par un long coup de Klaxon. Il attendit que le bruit cesse en affichant un sourire d'excuse.

— Tomasz Lorenz, répéta-t-il en tendant sa carte de visite à Mortka. Je suis le gérant de la Cité.

L'inspecteur prit à regret la carte qu'il fourra dans sa poche sans même la regarder.

— C'est vous qui avez découvert le corps?

— Non, c'est moi! lança le gardien. C'est moi qui l'ai trouvé.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ici? demanda l'inspecteur à Lorenz.

— Je gère la Cité. Je m'occupe des services techniques, de la comptabilité, des comptes.

— Ce n'est pas ce que je demandais.